et d'étaler sur sa robuste poitrine des croix ou d'énormes cœurs en filigrane.

La vive allure de la varina, son ardeur au travail, sa continuelle activité, contrastent étrangement avec l'indolence de la Portugaise, qui du matin au soir bâille à sa fenêtre, vaguement somnolente au milieu de l'ennui d'un morne désœuvrement. Jamais une Portugaise n'aida son mari dans ses travaux. J'oserai même affirmer qu'elle n'y songea jamais, et l'on pourrait faire plusieurs fois le tour des magasins de Lisbonne sans découvrir une Portugaise derrière un comptoir. C'est à croire en vérité, comme l'affirment d'ailleurs certains ethnographes, que la vaillante fille des pêcheurs du Tage est d'une autre race que ces incorrigibles paresseuses, qui regardent machinalement s'écouler les inutiles heures de leur vie dans le mortel silence de leur *home* sans confort et sans goût.

Le large chapeau des varinas semble être le dernier vestige de l'ancien costume national du Portugal. Les femmes de la société, continuellement tentées par les étalages des modistes et des couturières françaises installées en conquérantes dans les principales rues de la ville, ont depuis longtemps adopté nos modes parisiennes. Nous le regrettons pour notre part ; mais du moins n'est-il plus permis au voyageur méditant de se livrer à des réflexions du genre de celles que soumettait officiellement à son gouvernement un certain ambassadeur vénitien qui visita Lisbonne sous le règne de João III : « Les femmes portugaises, dit-il, sont remarquables par leur beauté et par l'élégance de leurs proportions. Leur maintien est agréable, leurs traits gracieux. Elles ont les yeux noirs et scintillants, ce qui accroît leur beauté... Le vêtement des femmes de Lisbonne consiste en une grande cape de laine ou de soie (selon la condition), dont elles s'enveloppent entièrement le corps, en se cachant même le visage. Elles vont ainsi où bon leur semble, si parfaitement déguisées que leurs propres maris ne peuvent les reconnaître ; privilège dont elles tirent plus de profit qu'il ne convient à des femmes bien nées et bien morigénées.... »

Pourquoi faut-il que depuis le voyage de l'ambassadeur de Venise les traits du visage des dames portugaises aient subi des modifications aussi désavantageuses que celles de leurs costumes ?

J'ai pu cependant apercevoir encore quelques vieilles femmes du peuple drapées dans de longs manteaux de couleur sombre et coiffées d'un mouchoir de linon très clair et fortement gommé. Ce long manteau aux larges plis n'est-il pas une suprême réduction de la grande cape de laine dont parle notre ambassadeur, et ce mouchoir, la dernière transformation du gracieux *lenço* du siècle dernier, dont les deux bouts se rejoignaient à l'aide d'une agrafe d'or ou d'argent ?

Les hommes, chez lesquels aussi tout vestige de costume national a disparu,